



NUITS SONORES

OU CE QUE LA FÊTE DEVRAIT ÊTRE

Cinq jours à Lyon, 98 000 personnes, et une programmation qui embrasse le monde entier, du bouyon caribéen à la techno palestinienne. Nuits sonores 2026 a confirmé, une fois encore, qu'il joue dans une catégorie à part.

Certains moments dans un festival vous font réaliser que vous êtes exactement là où vous devez être. Pas parce que la tête d'affiche est celle que vous attendiez, pas parce que le décor est parfait ou le son irréprochable, mais parce que quelque chose dans l'air vous dit que ce qui se passe là, ce soir, dans cet endroit précis, ne se reproduira nulle part ailleurs. Nuits sonores est fait de ces moments-là. Entièrement. De la première note du mercredi à la dernière du dimanche.

CE QU'ON RESSENT QUAND ON Y EST

La Nef des Grandes Locos à Lyon — ancienne cathédrale de béton, réverbération naturelle, proportions qui écrasent et libèrent en même temps — n'est pas juste un lieu. C'est une promesse physique que la soirée va être à la hauteur. Et Nuits sonores tient cette promesse avec une régularité qui, après vingt-trois ans, force à l'admiration.

Cette édition 2026 s'est ouverte sur Heinali et Andriana-Yaroslava Saienko, deux artistes ukrainiens dont la voix s'est fondue dans cette immensité comme si elle avait toujours été là. Elle s'est refermée sur Sama Abdulhadi, DJ palestinienne, techno puissante, corps en transe, et ce drapeau palestinien immense qui est apparu sur l'écran géant à 23h59. Entre les deux, cinq jours durant lesquels Detroit et Taipei, Johannesburg et Caracas, Kyiv et Ramallah ont coexisté sur les mêmes scènes, dans la même nuit, devant le même public.

Ce qui rend tout cela possible, ce n'est pas un budget exceptionnel ni une marque puissante derrière. C'est une ligne éditoriale tenue avec une conviction rare, depuis des années, sans jamais céder à la facilité. Nuits sonores est un festival indépendant dans le sens le plus concret du terme — indépendant dans ses choix, dans ses partis pris, dans sa capacité à dire non à ce qui l'éloignerait de ce qu'il est. Et ça, dans un paysage festivalier français qui se standardise à toute vitesse, ça compte énormément. Nuits Sonores Lab, l'espace de débats qui accompagne le festival chaque année, a d'ailleurs consacré son édition 2026 à la thématique In(ter)dépendances — manière de poser noir sur blanc que la question culturelle et la question politique ne se séparent pas, que la scène et la salle de conférence parlent le même langage. Rares sont les festivals capables de tenir ce fil-là sans le lâcher.

UNE MAPPEMONDE QUI BOUGE

Pendant que la plupart des festivals se disputent les mêmes noms sur les mêmes affiches, Nuits sonores programme comme on explore — avec la curiosité de quelqu'un qui croit sincèrement que la prochaine grande émotion musicale peut venir de n'importe où. Du bouyon antillais aux polyrythmies afro-colombiennes d'Edna Martinez, de la scène taïwanaise à la voix sud-coréenne de Seoul Community Radio, en passant par la réunification improbable du gabber italien et



Photo : @vobell



Photo : @nominelect



japonais entre Gabber Eleganza et Yuta Umegatani... rien de tout cela n'est programmé pour faire bien dans un communiqué. Tout cela est programmé parce qu'une équipe y croit vraiment. Et ça s'entend. Ça se ressent dans la façon dont le public circule entre les scènes, curieux plutôt que blasé, prêt à rester une heure devant un artiste qu'il ne connaissait pas encore le matin. Prêt à se laisser embarquer par des sonorités caribéennes ou est-africaines qu'aucun algorithme de streaming n'aurait jamais pensé à lui suggérer. C'est ça, la vraie réussite de Nuits sonores : avoir formé, au fil des éditions, un public à son image. Un public qui ne demande pas à être rassuré. Un public qui demande à être surpris.

UN LABORATOIRE, PAS UNE VITRINE

Le live à huit mains de WSNWG — Rødhåd, Dasha Rush, JakoJako et UF095 — pendant six heures ininterrompues au Sucre. Le live Pyrexia de Flore et l'Italienne Ehua, né de dix jours de résidence seulement, explorant la bass music, le dub et le hard drum dans une complicité construite en urgence. Alex Wilcox faisant chanter en chœur des milliers de personnes sur des morceaux qu'elles ne connaissaient pas, debout sur son praticable, quelque part entre punk anglais nouvelle génération et electroclash. Ces moments n'ont pas de prix catalogue. Ils n'existent que parce qu'un festival a accepté de prendre le risque qu'ils existent — de

donner du temps, de l'espace, de la confiance à des artistes qui n'avaient pas encore de réponse garantie. C'est en ça que le festival ressemble davantage à un laboratoire qu'à une vitrine.

Là où d'autres festivals exposent, celui-ci expérimente. Les œuvres qui y naissent, éphémères, uniques, produites dans l'urgence fertile d'une semaine entière, ne se retrouveront jamais ailleurs sous cette forme. En être témoin, c'est avoir le privilège d'assister à quelque chose avant que le monde le sache. C'est une sensation qu'on oublie rarement.

UNE RÉUSSITE QUI NE DOIT RIEN AU HASARD

Alors que les grandes messes estivales peinent à remplir leurs sites, enchaînent les annulations et rétrécissent leurs prises de risque, les 98 000 personnes de Nuits sonores et ses sites tous affichés complet ne sont pas un coup de chance. Ils sont la conséquence directe de vingt-trois ans de travail honnête. La preuve que le public, quand on lui fait confiance, rend la pareille. Que l'exigence et la popularité ne sont pas ennemies. Que la musique électronique, quand elle embrasse le monde entier plutôt que de se replier sur ses certitudes, touche des gens qui n'auraient peut-être jamais pensé s'y retrouver. Alors si vous n'êtes pas encore allé à Nuits sonores, on ne va pas vous dire que c'est le meilleur festival français. On va juste vous dire que vous ratez quelque chose.



LES COUPS DE CŒUR DE LA RÉDACTION

Cinq jours à Lyon, des dizaines de sets, et autant de moments qui résistent au lendemain. La rédaction a fait ses choix sur les instants qu'on n'oubliera pas de l'édition 2026.

➤ MEILLEURE DÉCOUVERTE — AÏTA MON AMOUR

En fin d'après-midi, quand le site des Grandes Locos commençait à peine à se remplir, Aïta Mon Amour a mis tout le monde d'accord. Le projet franco-marocain réinvente le chant aïta, tradition portée historiquement par les chikhates, figures féminines longtemps marginalisées de la culture populaire marocaine, en y injectant une production électronique taillée pour faire bouger. La rappeuse Widad Mjama chante quand le producteur tunisien Khalil Epi s'occupe des pads et des machines, et ensemble ils fabriquent une musique qui porte une histoire sans en faire un cours. Entraînant, solaire, immédiatement addictif. Le genre de set dont on ressort avec le sourire et le nom dans le téléphone. Cherchez, écoutez, revenez nous dire merci.

➤ MEILLEUR COME-BACK — TRI/XON FEAT. AUNTY RAYZOR

Trikk et Dixon n'avaient pas besoin de se réinventer. Figures tutélaires d'Innervisions, l'un des labels house et techno les plus respectés d'Europe, ils auraient pu continuer chacun de leur côté sans que personne ne s'en plaigne. Ils ont choisi de fusionner sous le nom Tri/xon — et le résultat est un vent frais qui nous fait du bien. Leur premier single 'Let's GO', porté par la voix d'Aunty Rayzor, alias Bisola Olugbenga, mélange urgence du dancefloor et ambition pop avec une aisance déconcertante. Sur scène à Lyon, cette fusion prenait une dimension supplémentaire : plus physique, plus frontale, plus directe. Un premier album s'annonce. Si ce set en est un avant-goût, il va falloir s'accrocher.

➤ MEILLEURE NOUVELLE GÉNÉRATION — NATI BOOM BOOM

Son nom vient d'une chanson de cumbia villera (un genre musical argentin). Elle a grandi dans la cour de récréation d'un collège argentin et c'est sur un dancefloor français qu'elle est devenue DJ. Difficile de trouver un parcours qui résume mieux ce que le rendez-vous lyonnais cherche à programmer : des artistes qui portent quelque chose de personnel, d'ancré, d'impossible à fabriquer. En ouverture, de 16h à 18h sur la scène Soundsystem, on ne savait pas trop à quoi s'attendre. Une heure plus tard, le dancefloor était plein et personne n'avait envie de partir. Ses sets naviguent entre riddims de dancehall, reggaeton et dembow avec fluidité. Le set latino de cette édition qui a le mieux marché. Une artiste à suivre de très près.

➤ MEILLEURE ARTISTE LOCALE — VEL (EN B2B AVEC ANETHA)

On la suit depuis un moment, et à chaque fois elle repousse un peu plus loin ce qu'on pensait savoir d'elle. À Nuits Sonores, Vel avait vu les choses en grand : un b2b avec Anetha dans la Nef des Grandes Locos, inédit en France, à retrouver sur Arte. Autant dire que la pression était là. Mais Vel n'a pas joué le rôle de la lyonnaise qu'on invite par fierté régionale : elle a pris l'espace, imposé son univers, et livré avec Anetha un set qui télescope techno 90's, electro et trance avec une évidence désarmante. Les deux artistes se connaissent de longue date — Vel est signée sur Mama Told Ya, le label qu'Anetha dirige — et l'ont prouvé. Lyon sait produire des artistes. Vel en est la meilleure preuve du moment.

➤ MEILLEUR SET — GARNIER PLAYS COD3 QR

Quatre heures. Laurent Garnier, seul derrière ses machines, qui joue exclusivement des artistes de COD3 QR, son propre label, fondé avec Scan X en 2017 sur un coup de folie dans un avion retour de Marseille, construit autour d'une seule conviction : la musique, sous toutes



ses formes, sans concession et sans compromis. Sur le papier, c'est le genre de pari que seul quelqu'un qui n'a plus rien à prouver peut se permettre. Sous la tente, en plein air, c'était autre chose. Pas de tube sorti de la poche pour faire monter la pression, pas de clin d'œil nostalgique au catalogue, juste quatre heures d'un homme qui défend ce en quoi il croit, morceau après morceau, avec la patience et l'autorité de quelqu'un qui a construit une carrière entière sur le refus de la facilité. Le set du week-end. Sans discussion.

MEILLEUR B2B — TAUCETI B2B RODHAD

Ce b2b n'aurait probablement jamais existé sans Nuits sonores. C'est exactement pour ça qu'il comptait. Tauceti, Lyonnaise, résidente du Sucre, joue une techno sombre, tropicale et sensuelle qui n'appartient qu'à elle. La mettre face à Rødhåd — référence internationale, techno profonde et mélancolique, habitué des plus grandes scènes du monde — c'est un pari que seul un festival indépendant ose faire. Et ce soir-là, Tauceti n'a pas tremblé une seconde. Elle a tenu l'espace, imposé son univers, et offert à un public lyonnais la fierté de voir l'une des leurs briller dans la ville des lumières. On espère que ce n'est que le début.

MEILLEUR MOMENT COLLECTIF — HHY & THE KAMPALA UNIT

La scène Darse n'était pas la plus fréquentée du festival — elle accueille souvent les propositions les plus expérimentales, celles

qui demandent un peu plus d'effort au public. Ce soir-là, elle débordait. HHY & The Kampala Unit, issu du collectif Nyege Nyege, nous ont proposé quelque chose de difficile à ranger dans une case : funk, techno, dub et percussions martiaux... le genre de set qu'on ne déchiffre pas tout de suite. Sauf que la foule, elle, avait déjà compris. Quand le performeur est descendu parmi les gens, ils l'ont accueilli sans hésiter. Ils dansaient avec lui. Si bien que plus personne ne faisait la distinction entre la scène et le public. Le genre de moment pour lequel on va à Nuits sonores... et qu'on y revient.

MEILLEUR LIVE — .VRIL & WATA IGARASHI PRES. PHANTOM CIRCUITS

Phantom Circuits, c'est un live entièrement improvisé — et ça s'entend, dans le bon sens du terme. .VRIL tient le fond, Wata Igarashi travaille les détails par-dessus. Les boucles changent, mais si lentement qu'on ne voit pas venir la transformation. On reste là, absorbé, sans vraiment chercher à savoir où l'on va. Il ne se passe pas grand-chose d'évident, et pourtant on ne bouge pas. L'ambient finit par devenir techno, presque à notre insu. Le dancefloor suit sans qu'on lui ait rien signalé. Ce set ne cherche pas à convaincre, il prend le temps, et c'est précisément ce qui le rend difficile à quitter. C'est aussi ce qui fait la force de l'improvisation : ce soir-là n'existe qu'une seule fois.